



Cédric Walter
présente

un film
d'Emmanuel
Parraud

MAUDUIT !

avec
Farouk Saïdi
Aldo Dolphin
Marie Lanfroy
Denis Dieusolage
Patrice Planesse
Charles Henri Lamonge

graphisme : Sébastien Marchal

CNC

Région Réunion

île de France

AGENCE NATIONALE DE L'INDUSTRIE DU CINÉMA
Région Réunion

ACID CINÉMA
AGENCE NATIONALE DE L'INDUSTRIE DU CINÉMA
Région Réunion

THE DARK spectre

À VIF cinémas

Acoustik Proarti cines74

Politis

CAHIER CINÉMA

if

image : Romain Le Bonniec
son : Julien Gebrael

montage : Grégoire Pontecaille

montage son : Tristan Pontecaille

mixage : Nikolas Javelle

musique : Nimko

directeur de production : Jérémy Rossi

1^{re} assistante réalisatrice : Emma Lebot

casting : Karen Hottois - ARDA

un film produit par Cédric Walter

producteur associé : Oliver Marboeuf

coproducteurs : Mathieu Deniau,

Philippe Grivel, Michel Klein, Thierry Thopart

une coproduction Spectre productions, À Vif cinémas,

The Dark, Studio Orlando, Studio Acoustik, Proarti

avec le soutien du Centre national du cinéma et de l'image animée,

de la région Île-de-France et de la région Réunion

en partenariat avec le CNC et la participation du

Fonds Images de la diversité - Agence nationale de la cohésion des territoires

MAUDIT!

UN FILM DE **EMMANUEL PARRAUD**

FRANCE / 2021 / 1H15

SORTIE LE 17 NOVEMBRE 2021

Alix part à la recherche de son ami disparu dans les hauteurs sauvages de La Réunion, hanté par l'histoire violente et complexe de cette île, habité par les fantômes du colonialisme et de l'esclavage.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Emmanuel Parraud
Image Romain Le Bonniec
Son Julien Gebrael, Tristan Pontécaille & Nikolas Javelle
Montage Grégoire Pontécaille
Musique Nimko
Casting Karen Hottois
Costumes Odile Dartus
Étalonnage Julien Petri

Avec : Farouk Saïdi, Aldo Dolphin, Marie Lanfroy Denis Dieusolage, Patrice Planesse, Charles Henri Lamonge



PRODUCTION

SPECTRE PRODUCTION
THE DARK
Cédric Walter

A VIF CINÉMAS

DISTRIBUTION

A VIF CINÉMAS DISTRIBUTION

FESTIVALS

- Travelling Rennes 2021
- Torino Film Festival 2020 (Italie) - *Sélection Onde*
- Festival Panafricain de Cannes 2020
- Cinema Africa 2021



CELUI QUI FAIT

EMMANUEL PARRAUD
CINÉASTE

Quand avez-vous commencé à filmer à La Réunion ? La question de votre légitimité en tant que réalisateur, qui plus est venant de la métropole, s'est-elle posée ?

J'appartiens à un pays dominateur qui a inventé le Code Noir, un des pays qui a colonisé et développé l'esclavage comme jamais auparavant dans l'Histoire, qui tient encore une partie de sa richesse de ses pillages. Je sais que le risque d'ethnocentrisme est très vite présent. Mais ma rencontre avec ce territoire et ces habitants m'a convaincu que cette fatalité ne devait pas conduire à se replier sur soi. J'ai eu terriblement envie d'aller à la rencontre des Réunionnais. De mieux les comprendre et de trouver le moyen de les représenter dans un film sans les trahir.

Ma légitimité comme réalisateur, dans ce cas là, c'est de chercher à donner par ma mise en scène une place juste au spectateur. Dans *Sac La Mort*, le premier long-métrage que j'ai entièrement tourné à La Réunion, il était hors de question de filmer des poissons rouges dans un bocal, c'est une place interdite. Quand on essaie d'aller vers l'autre, de comprendre l'altérité, il faut passer dans le bocal. Pour autant, tu ne penses pas comme eux, tu ne vis pas comme eux, tu ne parles pas leur langue, et donc il serait mensonger de mettre le spectateur à la place de celui qui pense, vit et rêve comme un Réunionnais. En revanche, tu peux le mettre à la place de quelqu'un qui brusquement n'est plus éloigné mais se trouve à dix centimètres des gens. Dès lors, le spectateur est plus actif, plus concerné. Il est impliqué émotionnellement, politiquement, à tous points de vue.

Dans *Maudit !*, je suis parti du fait qu'à La Réunion, les morts et les vivants sont dans le même espace-temps. Un ancêtre mort est toujours présent à tes côtés, dans la plupart des maisons il y a une place qui lui est réservée. On sait qu'il est là et nous écoute. On organise des cérémonies et dans la transe les ancêtres nous parlent, nous conseillent. La mort n'existe pas. Évidemment, cela relève du fantastique, mais un fantastique au présent et qui nous concerne. Je cherche dans *Maudit !* à incarner cette présence, cette coexistence des morts et des vivants, et l'influence que les uns peuvent avoir sur les autres. Ce n'est pas un exercice de style ou un travail purement formel sur le fantastique et les zombies, où l'on en prendrait les codes pour les revisiter ou les pousser plus en avant. Le fantastique est le genre qui me permet de rentrer dans cette réalité réunionnaise, de permettre au spectateur occidental d'être à la fois lui-même et d'accéder à une autre culture.



Une des données narratives, c'est que l'on est continuellement avec Alix, le personnage principal. La caméra ne le lâche jamais.

On est dans un film immersif. Immergé tout autant qu'Alix dans sa tête. Si je choisis le fantastique, je dois très vite me plier au genre. Dans *The Season of the Witch*, de George A. Romero – l'histoire d'une femme qui voudrait devenir une sorcière –, dès le premier plan l'étrangeté est là, et ce décalage immédiat nous donne une place qui n'est ni naturaliste, ni purement fantasmagorique. Si dans mon film l'arrivée des morts, les âmes errantes, relevait du naturalisme, la banalité l'emporterait, et serait dans une lecture codée, et donc non efficiente, du fantastique. Le montage est venu corroborer ce sentiment : il fallait très vite aller dans la tête de cet homme, dans le délitement de cette réalité, pour faire accepter le registre du fantasmagique (la séquence du billard), et aussi du performatif, lorsqu'Alix est dans sa cage de verre. Dans la séquence du musée, les registres se mêlent. C'est la manière que j'ai adoptée pour que tout le passé de cette île puisse s'incarner dans le film.

CELLE QUI REGARDE

INA SEGHEZZI
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Un œil, un visage, une bouche – noirs – une montagne, un travelling dans un tunnel qui débouche sur le concert d'une jeune chanteuse blanche... Dès le début du film, les images fragmentaires opèrent un retour du refoulé. Les blessures d'un passé hanté s'ouvrent et engloutissent rapidement les deux Réunionnais Marcellin et Alix avec elles.

L'histoire des deux amis figure dans toute son épaisseur le poids du passé esclavagiste de l'île. Car l'oppression engendre le désir d'appartenance à cet idéal – liberté, égalité, fraternité – gravé sur tous les frontons de la République, mais dont ils sont exclus. Et l'exclusion produit de la culpabilité. Le joug de la colonisation et la violence, inscrits dans la chair et les esprits des descendants créoles de la Réunion, se lisent dans les corps et paysages de chaque plan.

La quête qui suit la disparition de Marcellin n'offre aucune échappatoire, si ce n'est par l'alcool ou la possession. Et les effluves alcooliques font revenir à leur tour les fantômes, tels des Érinnyes immobiles, dans un cercle vicieux qui mène de nouveau vers l'inconscience de l'ivresse et la perte de mémoire. Le réel nous échappe à tout moment, il se déplace constamment, semble nous narguer, nous embrouiller parce qu'il n'y a jamais eu réparation et que la place de chacun – citoyen blanc, citoyen noir – n'a jamais été questionnée. La séquence centrale où Alix pose en objet d'exposition et où les visiteurs refusent de se mettre à sa place en est l'incarnation troublante.

La réalisation d'Emmanuel Parraud avance par touches et trébuchements et c'est en cela que son projet cinématographique est audacieux et exceptionnel. Son bricolage, au sens noble et au chaos assumé, nous fait trébucher à notre tour sur les racines enfoncées de l'identité niée d'un peuple massacré, et en nous mettant face à ce miroir-là, MAUDIT! empêche que le colonialisme et l'esclavagisme puissent être les points aveugles de notre Histoire.

Mais comment remonter le temps pour rendre justice ?



CELLE QUI MONTRE

JULIETTE GRIMONT
LA BALEINE, MARSEILLE

Maudit ! est un film qui navigue : entre les genres (film fantastique, film de revenants), mais aussi entre pur plaisir narratif et réflexion historique et politique.

Les emprunts aux codes de quelques genres et sous genres cinématographiques ne sont pas qu'un exercice de style (réussi), ils constituent aussi une façon d'affirmer une vision du monde dans laquelle le réalisateur choisit de s'immerger : l'idée d'une coexistence entre les vivants et les défunts, d'une porosité entre le visible et l'invisible. C'était la voie la plus royale pour mener une brillante réflexion sur les heures sombres de notre passé, de l'esclavage et ses traces, ses cicatrices, sa violence toujours vivace dans le présent. Avec Emmanuel Parraud, nous sommes au côté de ces personnages possédés, qui nous entraînent avec eux dans de nouvelles dimensions spatio-temporelles...

Aux côtés, et pas à la place de, c'est la juste distance qu'a su prendre le métropolitain avec son sujet et avec les acteurs de son film. Une œuvre stimulante, sombre, et toujours passionnante, qui s'inscrit, malgré les apparences, dans la droite lignée de *Sac la mort*.



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



L'héritage fantastique

Le film d'Emmanuel Parraud trace son chemin dans l'héritage du fantastique folklorique de Jacques Tourneur - on pense notamment à *Vaudou*. Le monstrueux repose ainsi sur un principe de suggestion, l'implication du spectateur est liée à l'implicite du merveilleux instauré. Le film est tourné dans la langue autochtone, le créole, qui, pour le spectateur non-averti, a des consonances mystérieuses. Tout en procédant à l'association entre l'île, ses habitants et leur langue, donc leur culture, l'omniprésence de ce langage participe d'un certain onirisme, indissociable du jeu incarné des acteurs et de la prédominance de paysages impénétrables. En plus de la musicalité linguistique, une attention particulière au filmage des décors, à l'articulation décousue du montage, à l'attachement à des éléments visuels (brume, ciel, soleil), conditionnent la dimension fantastique. La mise en scène crée progressivement un étouffement afin de transfigurer les lieux traversés en faisant revivre la présence fantomatique des âmes errantes, celles des anciens esclaves marrons échappés des plantations. Le paranormal surgit donc de l'attention portée à l'atmosphère du lieu. Le format 1/33 permet de jouer sur la sinuosité des mouvements et l'aspect distordu des cadres, manière également de rendre hommage aux séries B des années 60 dont George A. Romero était un modèle dans sa subversion esthétique et son engagement politique.

La dimension politique

Emmanuel Parraud fait surgir des invisibles, tout en laissant le doute persister sur la réalité de ces apparitions. C'est un film nocturne, dans lequel les figures de l'ombre, qui renvoient à l'invisibilisation de toute une population, acquièrent une corporalité. Le mouvement général est celui d'une mise en lumière, comme le passage de l'ombre à la blancheur de la cascade, symbole d'une temporalité que l'on remonte. Toutefois ce chemin n'est aucunement linéaire mais ressemble davantage au parcours d'un train fantôme semé de retours violents à la terreur de réalités que l'on refuse de voir (métaphore de la caverne dans laquelle nous nous enfonçons). L'aspect flottant de la narration renvoie à cette non-maîtrise de l'Histoire, à son trouble intrinsèque, et incarne aussi le cheminement interne chaotique du personnage. *Maudit !* trouve une réponse figurative à la complexité de la question identitaire à la Réunion, où aujourd'hui encore les jeunes sont tiraillés entre leurs origines et leur appartenance à une culture occidentale. Ce conflit est très présent lorsqu'Alix est enfermé dans une cage de verre, dispositif qui place le regard dans une fausse transparence : l'assignation à une place par le fantôme du maître des lieux, tels les esclaves dans leur cabane. Ce spectacle horrifique montre comment tout le visuel est parasité par les troubles du passé. Le film se clôt sur l'impossibilité de surmonter les malaises liés à l'Histoire nationale et non plus simplement locale, par la rhétorique « Tu l'aimes, la France ? ».

L'aspect torturé et sinueux place *Maudit !* dans la lignée du cinéma militant du brésilien Glauber Rocha, dont la violence du montage et la mouvance de ses plans accentuent la perte des personnages : un chamboulement esthétique qui, comme dans *Terre en transe*, donne forme à un cinéma révolutionnaire.